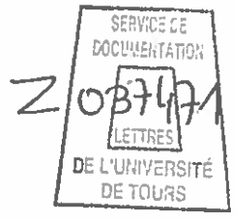
940.1
BOQ

DAMIEN BOQUET
PIROSKA NAGY

Sensible Moyen Âge

Une histoire des émotions dans l'Occident médiéval



ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

LA

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE

ISBN 978-2-02-097645-9

© Éditions du Seuil, octobre 2015

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À la mémoire de Jacques Le Goff

Introduction

L'histoire des sentiments, cette grande muette[1].

Que reste-t-il des joies et des peines des hommes et des femmes du Moyen Âge ? Les éclats de rire, les gémissements, les cris ne dressent pas de monuments, et pourtant ils les habitent de leurs échos. À lire les textes, à questionner les images qui jalonnent le long millénaire médiéval, l'historien, à moins d'avoir lui-même une âme de pierre, ne peut être insensible à la vie ; une vie qui n'est pas faite seulement de hiérarchies, de conditions de production ou de taux de prélèvement mais aussi de désirs, de frissons, de souffles coupés et d'interminables soupirs.

Les sociétés humaines sont impénétrables à l'observateur qui omet d'en ausculter les palpitations émotionnelles, des plus spectaculaires aux plus subtiles. Trop longtemps les historiens ont négligé cette vérité élémentaire, par myopie peut-être, et surtout parce qu'ils sont de leur temps et que l'histoire qui s'est constituée comme discipline au XIX^e^ siècle a eu du mal à prendre les émotions au sérieux, et plus encore à admettre qu'elles ne se cantonnent pas à l'intime mais sont une part essentielle des logiques culturelles et sociales[2]. Or, au Moyen Âge, les émotions sont partout, dans le secret des cœurs, mais aussi au-delà : elles sont dans les églises, les palais, les masures, sur les places des marchés et les champs de bataille. Saint Louis († 1270), au retour de sa captivité en Égypte en 1254, est inconsolable de l'échec de la croisade : « Rien ne l'empêchait de fixer

les yeux à terre avec une profonde tristesse, et de songer, en poussant de profonds soupirs, que sa captivité avait entraîné la confusion générale de la chrétienté[3]. » Les princes pleurent les malheurs de leur royaume, et ils sont aimés pour cela, mais ils n'hésitent pas à laisser s'abattre leur courroux, la terrible *ira regis*, comme la foudre divine, pour punir le rebelle : Louis le Pieux († 840), réputé pour sa sagesse, fait néanmoins aveugler son propre neveu Bernard d'Italie († 818), roi des Lombards, qui a osé braver son autorité.

La honte, le rire, la jalousie, toutes les émotions sont susceptibles d'animer le théâtre politique, de nourrir les équilibres sociaux. Par elles on négocie, par elles on gouverne : « Sans peur, que tout homme marche sans dommage », assure la femme ailée, allégorie de la Sécurité, qui protège l'entrée de la cité sur la célèbre fresque ornant les murs du palais communal de Sienne, peinte en 1338 par Ambrogio Lorenzetti († 1348)[4] ; que les habitants n'aient pas peur du chaos mais qu'ils craignent cependant la justice, semble ajouter la même figure féminine qui brandit dans sa paume un gibet où se balance un pendu. La peur que l'on conjure ici par l'image est ailleurs encouragée par d'autres images, celles, innombrables, du Jugement dernier qui habillent les murs des églises à la fin du Moyen Âge : ce ne sont plus là les effets du bon ou du mauvais gouvernement qui sont mis en scène, mais ceux d'une vie vertueuse ou abandonnée au péché. Au milieu du XIIIe siècle, le dominicain Humbert de Romans († 1277), auteur d'un manuel de prédication, *Le Don de crainte ou l'Abondance des exemples*, encourage les prêtres à montrer dans leurs églises, encore et encore, les horribles figures des démons qui infligent toutes sortes de tortures aux damnés. Que les fidèles craignent les bourreaux de l'enfer car leur cruauté est sans frein ; qu'ils tremblent devant la colère de Dieu car celui qui fut ému par le peuple d'Israël sera sans pitié contre les pécheurs invétérés au moment du Jugement dernier. Ceux qui sont horrifiés à la vue des démons aujourd'hui le seront plus encore lorsqu'ils sentiront que la colère de Dieu « sera si grande qu'il semblera agir contre eux comme

un fou furieux[5] ». Pire encore, Dieu ajoutera l'humiliation à la douleur, assistant, goguenard, à la souffrance des damnés : « Et moi, à votre mort, je rirai et je me moquerai quand il vous arrivera ce que vous craignez[6] » (Pr 1, 26).

Dans ces sociétés profondément marquées par les impératifs de l'honneur, la honte est souvent plus redoutée que la douleur physique. On mesure alors le défi lancé par l'Église qui soutient que rien ne délivre mieux du péché que la honte, authentiquement ressentie, voire publiquement manifestée. À partir du XIe siècle, alors que l'honneur désigne désormais moins un bien matériel ou une charge qu'un ensemble de valeurs et de sentiments synonymes de bonne renommée (*bona fama*), la démarche de pénitence ne passe plus seulement par la réparation de la faute mais exige l'expression sincère, pathétique, de la souffrance morale et du repentir. Les émotions agissent au cœur du lien social et symbolique, elles n'ont décidément rien de secondaire ni d'anecdotique.

Difficile à penser il y a encore une vingtaine d'années, l'histoire des émotions semble s'imposer désormais comme une nécessité[7]. Sans doute faut-il y voir les effets de la ténacité de quelques historiens, en France et ailleurs, qui eux-mêmes se sont hissés sur les épaules des grands pionniers que furent en la matière Johan Huizinga, Lucien Febvre, Robert Mandrou, Georges Duby ou Jacques Le Goff. Il y a dans cet avènement tardif un signe des temps, d'une évolution des sociétés occidentales dans leurs rapports aux émotions. Mal aimée jusqu'au milieu du siècle dernier au moins, considérée en tout cas avec méfiance dès qu'elle survient hors de l'espace cathartique des arts ou de la sphère privée, l'émotion semble être aujourd'hui reconnue comme une composante centrale de la vie sociale. Cette mise en lumière, nous la devons à une multiplicité de facteurs : l'effondrement des idéologies globalisantes et la crise des démocraties libérales, qui ont placé l'individu et l'intériorité au premier plan[8] ; la multiplication de nouveaux types de discours soulignant la rationalité des émotions (sciences du cerveau, psychologie cognitive[9]) ; la réaction à une économie

toute-puissante qui fait de l'humain un objet de gestion[10]; le succès multiforme de la culture thérapeutique[11]. Les signes de la transformation sont forts. Ils indiquent une remise en cause et révèlent l'étrangeté de la dichotomie raison/émotion qui a longtemps structuré la conception de l'homme en Occident[12]. Dès lors, intégrer l'émotion dans notre vision de la société tant d'aujourd'hui que d'antan est devenu indispensable: passé et présent vont ici main dans la main[13].

En 1941, Lucien Febvre faisait paraître dans les *Annales* un article, devenu le manifeste de l'histoire des émotions, dans lequel il en appelait à «une vaste enquête collective sur les sentiments fondamentaux des hommes et leurs modalités[14]». Le projet répondait à une conviction: les émotions, dont la propriété est d'être contagieuses, portent au grand jour les phénomènes culturels les plus profonds, que le langage et les multiples filtres des codes sociaux ne sont pas parvenus à contenir. Dans le même temps, Lucien Febvre, comme ses contemporains, les considérait comme irrationnelles, spontanées, révélatrices de mouvements inconscients. Comment appréhender la période médiévale qui se caractérise précisément par son expressivité émotionnelle? L'historien néerlandais Johan Huizinga avait fait de cette question le fondement d'un livre singulier, paru en 1919 et traduit en français en 1932, *L'Automne du Moyen Âge*, qui a fasciné des générations d'historiens[15]. L'affectivité, l'esthétique, la sensorialité sont pour Huizinga au cœur de l'intelligence de la civilisation médiévale, et il insiste sur «l'extravagance et l'émotivité» des hommes et des femmes du Moyen Âge, lesquels passent en l'espace d'un instant du rire aux larmes, de la douceur à la cruauté. Incapables de contrôler ces émotions qui les dominent, les médiévaux sont des «géants à tête d'enfants». Derrière le tableau flamboyant que dépeint Huizinga transparaît toute une théorie de l'histoire à partir du fait émotionnel: le Moyen Âge est une genèse des Temps modernes, caractérisés par la maîtrise de soi et la distance réflexive; la vitalité du Moyen Âge réside dans la dynamique des émotions, rudes et violentes, son déclin naît d'un épuisement dans le formalisme.

La civilisation médiévale, incapable de se régénérer, aurait selon Huizinga sombré dans une sorte de dépression fin de siècle: «À moins que les émotions ne se laissent encadrer dans des formes et des règles, c'est la barbarie[16].»

Michelet déjà ne pensait pas différemment quand il comparait le Moyen Âge à un enfant tourmenté qui devait mourir «dans les angoisses du cœur» afin qu'advînt la Modernité et son héraut triomphant, l'esprit rationnel[17]. Ce souffle civilisateur de la raison, les historiens le traquent depuis longtemps; ils le reconnaissent avec enthousiasme dans la notion de «processus de civilisation», théorisée par Norbert Elias dès 1939 mais dont le modèle se diffuse à partir des années 1970[18]. Elias établit un parallèle des plus audacieux entre l'avènement des États monarchiques et le développement psychologique des individus, tous les deux étant gouvernés par un principe de rationalité. À mesure que les régimes politiques administrés s'épanouissent en Europe, les individus auraient appris à mieux contrôler leurs émotions, à les sublimer dans le théâtre social. La force du modèle d'Elias vient de sa capacité à penser ensemble l'individu et la société, le politique et l'inconscient, mais ce grand récit, influencé par Freud autant que par Huizinga, entérine la vision infantile du Moyen Âge: «Comme les hommes médiévaux expriment leurs émotions d'une manière que nous n'observons, dans notre propre univers, que chez les enfants, nous qualifions leurs manifestations et leurs attitudes d'"enfantines"[19].»

Aujourd'hui, nous percevons ce que cette conception peut avoir de faussé: les émotions au Moyen Âge n'étaient pas moins codifiées et rationnelles qu'elles ne le sont de nos jours[20], mais dans les années 1930, pour les intellectuels humanistes qui assistent à l'effondrement de la civilisation des Lumières qui fut le berceau de leur éducation, l'enjeu est existentiel. Comment comprendre l'échec de la raison dans l'histoire, comment répondre au constat de déclin de l'Occident, si l'on ne questionne pas autrement le passé? C'est le moment où Marc Bloch interpelle le présent et parvient à un diagnostic proche:

> Délibérément – lisez *Mein Kampf* et les conversations avec Rauschning – l'hitlérisme refuse à ses foules tout accès au vrai. Il remplace la persuasion par la suggestion émotive. Pour nous, il nous faut choisir : ou faire, à notre tour, de notre peuple un clavier qui vibre, aveuglément, au magnétisme de quelques chefs (mais lesquels ? ceux de l'heure présente manquent d'ondes) ; ou le former à être le collaborateur conscient des représentants qu'il s'est lui-même donnés. Dans le stade actuel de nos civilisations, ce dilemme ne souffre plus de moyen terme… La masse n'obéit plus. Elle suit, parce qu'on l'a mise en transe, ou parce qu'elle sait[21].

On mesure l'urgence et cependant, dans les décennies d'après-guerre, contre toute attente, l'appel à une histoire de la vie affective ne fut guère suivi[22]. L'histoire des mentalités et des sensibilités qui prend son envol dans les années 1970 fait certes une place aux ressentis, parfois même elle met telle ou telle émotion au cœur de l'enquête, mais sans véritablement questionner l'historicité des affects, et surtout sans remettre en cause la certitude de leur permanence[23]. Or le véritable enjeu n'est pas seulement de reconnaître que les émotions agissent dans l'histoire, mais qu'elles ont une histoire, aussi complexe et diverse que les environnements sociaux et culturels dans lesquels elles s'expriment.

Enquêter sur les émotions médiévales, les prendre au sérieux dans leur capacité à dessiner une vision de l'homme et du monde nous aide à mieux comprendre, au travers de ce « détour » historique, nos propres représentations et usages sociaux : comment nous appréhendons, façonnons nos vies affectives, comment aussi parfois nous ne savons plus, ou n'osons plus, cultiver cette part d'humanité[24]. En sens inverse, la critique de la modernité émotionnelle nous permet de prendre conscience des biais par lesquels nous considérons le passé, au risque de nourrir un discours condescendant, grisés que nous sommes par notre provisoire position en surplomb. Choisir la culture affective du Moyen Âge comme objet d'étude signifie alors s'inscrire en faux contre le « processus de civilisation » hérité

de Norbert Elias, qui est aussi une histoire de la rationalisation de l'Occident. C'est bien une vision infantilisante des hommes et des femmes du Moyen Âge qui s'est insinuée dans les imaginaires, du fait même des usages publics des émotions, et souvent sous des formes très démonstratives. Des foules qui crient leur haine sur les places publiques ; des princes incapables de réfréner leur colère ou, pire encore, leurs sanglots ; des dévots gémissant dans les églises leur amour du Christ ; tous ces comportements ne pouvaient qu'être rapportés à la culture de peuples immatures, en voie de civilisation…

Ce dialogue, dont les fondements épistémologiques ont fortement évolué depuis les années 1930, nous le poursuivons. Sous l'effet de ce que d'aucuns n'ont pas hésité à appeler un « tournant émotionnel », divers chercheurs en Europe et en Amérique du Nord se sont lancés à partir des années 1980 dans l'aventure d'une histoire des émotions[25]. Le succès récent de ce nouveau champ aboutit à une recherche foisonnante aujourd'hui, à la proposition de nouveaux outils de questionnement et d'enquête que l'on croisera au long des pages qui suivent, telles les notions de « communauté émotionnelle » chez Barbara H. Rosenwein[26], de « régime émotionnel », d'« émotif » et de « navigation émotionnelle » chez William M. Reddy[27], ou encore d'« amour anoblissant » chez C. Stephen Jaeger[28], qui aident à penser et à conduire une histoire des émotions pleinement mature et indépendante des récits invoquant les progrès de la raison dans l'histoire.

Un double défi se présente à l'historien aujourd'hui : proposer une alternative au grand récit du processus de civilisation sans renoncer à une histoire des émotions sur le temps long, et inscrire cette histoire dans une réalité résolument culturelle à une époque où la pensée de l'affectivité semble plus que jamais revendiquée par les gens de sciences[29], ces sciences dites de l'homme ou de la matière vivante qui, depuis leurs bases épistémologiques et institutionnelles, proposent chacune leur définition de l'émotion, la distinguent méticuleusement du sentiment, de l'humeur, de l'affect ; décident qu'il y a des

émotions positives et d'autres négatives. Comment l'historien doit-il se situer dans cet environnement, surtout lorsqu'il parle d'une époque dont l'anthropologie et les nomenclatures affectives étaient radicalement différentes des nôtres[30] ? Partir d'une définition discrète, fermée de l'émotion, faire aveuglément confiance aux catégories scientifiques de notre temps, elles-mêmes multiples d'ailleurs, serait non seulement pure illusion pratique mais la marque d'un scientisme ruineux projeté sur une réalité humaine malléable[31].

Ni universelles ni intemporelles, les émotions valent ce que les hommes et les femmes de chaque époque, de chaque société, de chaque groupe en font ; comment ils pensent la nébuleuse affective, les mystères du ressenti, quel rôle ils leur accordent. C'est pourquoi l'historien, lorsqu'il se lance à la conquête des informations, jette des filets à mailles nécessairement larges. Et si l'angle se resserre, ce n'est pas sur l'injonction du psychologue ou du neurologue, mais sur celle des représentations des hommes et femmes du Moyen Âge qui eux aussi nomment, pensent, vivent les « choses affectives » selon leurs propres codes, motivations, finalités. Le choix du terme « émotion », absent du vocabulaire médiéval – il n'apparaît en ancien français que dans le courant du xv^e^ siècle avec le sens spécifique de soulèvement, de révolte populaire[32] – pour rassembler un lexique et des catégories affectives variés, mérite alors d'être expliqué[33]. Une première justification tient à l'émergence même du courant historiographique qui porte l'objet : ces vingt dernières années, le mot s'est progressivement imposé dans toutes les langues occidentales ou presque, en lien avec l'essor des « sciences de l'émotion ».

Partant de ce consensus, nous ouvrons vers le vaste champ du « sensible », terme cher à Lucien Febvre et aux historiens des *Annales*[34]. Il sera question ici de sensibilité, peu de sensorialité. Nous parlerons parfois de sentiments, de passions, d'affects, d'impulsions ; mais l'affectivité inclut aussi des domaines plus calmes, les atmosphères, les humeurs, les dispositions durables. Quand nous visons l'émotion, nous rassemblons aussi largement

que possible les traces éparses des ressentis affectifs, les plaisirs et les peines, les joies et les douleurs. En historien, nous scrutons les normes, la rhétorique, les jeux d'interactions et de pouvoir, les productions culturelles et les représentations, en essayant de ne pas créer de cloison étanche entre l'émotion ressentie et l'émotion exprimée, comme une frontière entre l'authentique et le douteux. L'émotion qui est dite, montrée par un geste ou manifestée par le corps, possède sa propre efficacité culturelle et sociale. Par ailleurs, elle est la seule à laquelle nous avons accès. Comme l'avait parfaitement compris Marcel Mauss, ce n'est pas parce qu'une émotion est ritualisée, qu'elle s'exprime selon un scénario prédéfini, qu'elle n'est pas ressentie de façon sincère[35].

Ce livre propose une histoire culturelle de l'affectivité de l'Occident médiéval. Il veut convaincre de l'importance primordiale des émotions en histoire – et *a fortiori* au Moyen Âge –, mais aussi offrir un parcours affectif du millénaire médiéval. Cette histoire est une histoire culturelle, car nous considérons l'émotion, celle qui surgit dans l'image et les textes, comme l'œuvre de la culture médiévale. Notre regard met en valeur la dynamique chrétienne, religieuse, de la Passion et des passions – une dynamique qui a une importance structurante tant du point de vue anthropologique qu'institutionnel. De fait, c'est bien notre thèse : nous sommes convaincus que l'émotion est au cœur de l'anthropologie du Moyen Âge occidental. Il s'agit donc pour nous de conduire une histoire, parmi d'autres possibles et qui demandent à être menées, du Moyen Âge sensible. Cette histoire, associée aux autres processus cognitifs (l'imagination, la mémoire, le raisonnement, etc.), relève alors d'une histoire de l'expérience, ce fait psychologique total, tout comme elle s'articule à l'histoire sociale. S'intéresser à l'histoire des émotions ne veut donc pas dire promouvoir une histoire de l'individu, du microscopique, une histoire segmentée ; au contraire, c'est une histoire anthropologique, à hauteur d'homme, de l'être humain entier et des singularités partagées.

Pour autant, nous faisons des choix, suivons des chemins et en délaissons d'autres. L'anthropologie chrétienne est fondée sur la centralité des émotions, de l'amour et de la souffrance (chapitre I) : Dieu a envoyé son Fils qui a souffert par amour afin de sauver l'humanité. Augustin († 430) a fait de la passibilité de l'âme une conséquence du péché originel. Depuis, l'humanité est passionnée et la vie sur terre est tout sauf impassible. Il reste que les émotions peuvent être tournées vers Dieu ou bien s'en éloigner, dans la mesure où elles participent du système des vices et des vertus : c'est ce qui constitue la base de l'éducation des moines, cette élite d'une société chrétienne idéale, et ceci dès les premières traces du monachisme du désert. Convertir son âme à Dieu signifie orienter ses émotions vers le salut, en adoptant un comportement et une disposition intérieure qui aident à ce mouvement spirituel (chapitre II).

Le Moyen Âge sensible, qui prend racine entre les expériences des Pères du désert et les formalisations doctrinales des Pères de l'Église, s'affirme progressivement. Durant le haut Moyen Âge (v^e^-x^e^ siècle), des textes normatifs et moraux écrits par les moines et les clercs cartographient un processus de conversion des émotions, qui s'adresse d'abord aux milieux monastiques, puis se tourne vers la société laïque (chapitre III). Un nouveau projet de société prend forme sur le socle du lien social chrétien par excellence, l'amour de charité et d'amitié véritable, formulé au temps de Charlemagne puis de nouveau au moment de la réforme grégorienne aux XI^e^-XII^e^ siècles.

Dans ce cadre chrétien, un ensemble de nouveaux processus infléchit la culture émotionnelle des sociétés à partir du XI^e^ siècle. Le monachisme réformé nourrit la possibilité d'un contact direct avec Dieu qui passe par l'expression sincère de certaines émotions (chapitre IV). En relation étroite, et parfois en conflit avec la valorisation religieuse du désir et l'offensive cléricale pour spiritualiser l'amour conjugal et encadrer la vie intérieure, une littérature de cour en langue vernaculaire rend visible une culture des affects complexe et raffinée, expression des valeurs et des tensions qui traversent les milieux aristocratiques et

bourgeois (chapitre V). À partir de la fin du XI^e^ siècle, dans les cercles savants des monastères et des écoles urbaines, l'essor d'un esprit naturaliste conduit à intégrer les émotions dans la nature humaine (chapitre VI). Ces différents discours traduisent et diffusent un phénomène de valorisation accrue des émotions à la fin du Moyen Âge, dont les usages religieux et sociaux semblent plus que jamais riches et diversifiés. On le vérifie dans la théorie politique et les pratiques de gouvernement princier, qui font la part belle aux émotions (chapitre VII). À un autre niveau, l'extraordinaire promotion de l'Incarnation et de la Passion du Christ, au Moyen Âge central, renforce encore l'efficacité émotionnelle sur le plan religieux, en la liant indéfectiblement à sa dimension incorporée : telles sont les bases de la mystique affective des XIII^e^-XIV^e^ siècles, qui entretient des rapports ambigus avec l'institution ecclésiastique (chapitre VIII). Enfin, les sources plus nombreuses et diversifiées des derniers siècles du Moyen Âge permettent d'ouvrir une fenêtre sur les émotions des populations anonymes, principalement dans les villes, montrant dès lors non seulement la diversité des cultures émotionnelles, mais surtout les enjeux de l'usage des émotions dans la relation sociale (chapitre IX).